

Rencontre avec «une écrivaine» africaine au destin peu ordinaire

Dans son home accueillant situé à Pantin, près de Paris, la romancière camerounaise Calixte Beyala nous retrace son cheminement d'écrivain(e), nous livre ses nobles espérances. A 37 ans, elle a déjà plus d'une dizaine de romans à son actif et se révèle un auteur phare de la littérature africaine. Et l'Académie Française n'a pas hésité à lui accorder sa bénédiction.

- Calixte Beyala, une jeune femme africaine qui fait irruption dans le monde littéraire français et qui semble s'y installer durablement. Cette réflexion vous convient-elle ?

- Je n'en sais rien. M'installer durablement, oui, si on veut, car il y a déjà quelques années que je suis dans ce monde-là. Les difficultés étant partout présentes, il n'est pas toujours facile d'évoluer. Dans tous les milieux professionnels nous avons plus de preuves à apporter que les hommes. Bref, qu'on soit dans la Fonction publique, qu'on soit dans le monde des lettres, qu'on soit dans la presse, c'est le même combat. Donc, en tant que femme, j'ai dû traverser des phases critiques. Effectivement, je fais partie du paysage.

- Comment choisissez-vous vos personnages ?

- Est-ce moi qui les choisis ou me choisissent-ils ? C'est une question importante à poser. Pour ainsi dire, quand je commence à écrire un livre, je ne connais que la première phrase que je vais

mettre mais pas la suivante ni la dernière. Je pense que les personnages jaillissent parce qu'ils correspondent vaguement à mes fantasmes ou à mes angoisses, à mes lubies ou à mes phobies, donc je ne les choisis pas en fonction de critères déterminés. Cela dit, un très beau personnage peut ne pas correspondre à mon idéal d'écriture ou à ce que je recherche sur le moment. Un moment de ma propre histoire qui influencerait sur la trame et le choix des personnages.

- En 1996 le prix de l'Académie Française vous a été décerné pour votre roman intitulé : «Les honneurs perdus». Vous attendiez-vous à une telle consécration ?

- Non, je ne m'attendais à rien du tout. Mon livre «marchait» très bien comme toutes mes publications dans le passé et j'avais déjà obtenu d'autres prix auparavant. Bien évidemment ce prix-là est pour le grand public le nec plus ultra. J'en suis très fière en tant que femme noire d'autant que c'était la première fois

qu'un prix d'une telle importance avait échu à l'Afrique tout court. C'était pour moi une récompense à toutes ces femmes africaines qui travaillent seize heures par jour, à qui l'on dénie toute forme d'intelligence ; ces femmes-là qui portent le continent noir, le développent en créant des économies parallèles ; c'est une façon de les reconnaître enfin à travers moi. C'est comme ça que j'ai dû prendre la chose. Par ailleurs, cette «chose» a créé un moment de remous parce que l'Académie Française, comme son nom l'indique, n'avait, jusqu'à cette date, octroyé ses prix à un étranger en tant que tel, c'est un constat dans l'Histoire de France.

- Quels sont les prix que vous avez reçus auparavant ?

- J'ai reçu le Prix François Mauriac de l'Académie Française, Le Prix Topique qui récompense un écrivain francophone dans le monde, le Grand prix littéraire de l'Afrique noire, j'ai été Chevalier des Arts et des Lettres de la République Française (c'est la Légion d'honneur en quelque sorte), j'ai eu tout ça avant ce prix.

- Comment êtes-vous perçue par vos parents et vos compatriotes ?

- Par mes parents, j'étais perçue au début comme quelqu'un d'assez bizarre. Aussi, se demandent-ils, comment peut-on concilier les études et l'écriture ? Étant analphabète, ma famille n'y voyait que du feu. Aujourd'hui elle est très fière de tout ça, c'est le constat que je peux faire.

Concernant mes compatriotes, comme vous l'avez constaté, ils ont beaucoup d'amitié, beaucoup d'admiration pour moi. C'est valable aussi bien au Cameroun que dans toute l'Afrique. Je suis personnellement perçue comme une Africaine et non comme une Camerounaise, ceci est d'autant vrai que beaucoup d'Africains ne se préoccupent même pas de mon pays d'origine, car je suis celle qui les représente et qui défend leurs intérêts.



CALIXTE BEYALA

- Quels sont les pays d'Afrique que vous avez sillonnés ?

- J'ai beaucoup voyagé en Afrique où j'ai prononcé de nombreuses conférences dans plusieurs pays tels que le Gabon, la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Cameroun, la Nigéria, les pays de l'Afrique du Nord, en un mot, j'ai parcouru presque tout le Continent.

- Quels sont vos auteurs préférés ?

- J'aime la littérature de Céline, car je pense que c'est une littérature moderne, j'aime également Camus. Par ailleurs, j'aime fabuleusement Toni Morrison que je trouve très africaine dans son écriture, dans ses prises de position et dans ses réflexions, j'aime beaucoup Alice Walker (un peu moins que Toni Morrison), j'ai beaucoup d'admiration pour Wole Soyinka et le regretté Sory Laboutansi et bien d'autres sans oublier quelques femmes anglophones qui, de temps en temps, pondent une oeuvre intéressante.

- Vos lecteurs sont-ils toujours tendres envers vous ?

- J'ai beaucoup de chance en ce sens que j'ai des lecteurs très passionnés par ce que je fais. La teneur des courriers qu'ils m'adressent le prouve bien. Notons que mon lectorat est à la fois africain et occidental.

- Auriez-vous d'autres livres en chantier ?

- J'ai un livre qui est prêt et qui va sortir au début de l'année prochaine et je suis en

train d'en écrire un autre actuellement.

- Depuis quand avez-vous commencé à écrire ?

- J'ai commencé à écrire à l'époque où j'étais à l'université en France et j'ai publié mon premier roman quand je passais ma licence de littérature espagnole.

- Pourriez-vous me parler de vos premiers pas dans le domaine romanesque ou du moins me dire comment vous est venu le déclic ?

- C'est une question qui me renvoie à une période que j'ai envie d'oublier un peu, c'est-à-dire la mort de ma soeur aînée avec qui j'étais très liée. Cette circonstance-là a déclenché en moi le désir de lui écrire en écrivant : «C'est le soleil qui m'a brûlée».

- Quelles sont vos espérances et vos ambitions ?

- J'espère que le monde sera meilleur et que tous les peuples pourront vivre ensemble, que les sans-papiers seront régularisés, que les peuples noirs de France trouveront leur place dans ce pays parce qu'ils l'aiment, qu'il y aura un jour la Maison des peuples noirs en France à l'instar des autres communautés, que mes enfants n'auront pas à craindre Le Pen, qu'il y aura un assainissement des relations Nord/Sud, que la femme sera plus respectée, que les hommes oublieront leur fusil et qu'il n'y aura plus de guerre à un moment donné, j'espère tellement de choses...

- Pourriez-vous apporter un plus de lumière à nos

lecteurs sur la Maison des Peuples d'Afrique ?

- Il s'agit d'une association que j'ai créée avec l'appui d'un groupe d'Africains en 1997, tenant compte que le peuple noir est seul à ne pas avoir un centre culturel en France. Tous les gouvernements successifs n'ayant pas souhaité que ce peuple ait un lieu d'expression culturelle (ce qui est absolument aberrant quand on considère les relations de proximité entre la France et l'Afrique depuis des siècles), des intellectuels africains de tous bords ainsi que des Européens amis de l'Afrique, se sont organisés pour pouvoir récolter de l'argent nécessaire à l'acquisition d'un local où des artistes africains pourraient exposer, où l'on pourrait loger une bibliothèque africaine, aménager une salle de projection cinématographique...

- Auriez-vous des projets de diversification comme dans le théâtre, le cinéma, le téléfilm, par exemple ?

- Je suis déjà un peu dans le téléfilm et aussi dans le cinéma pour avoir écrit des scénarios. J'ai plutôt le projet de réaliser moi-même un jour un film.

- A partir de vos ouvrages ?

- Pas forcément. Je n'aime pas revenir sur les mêmes histoires ; pour moi, un livre achevé est déjà une affaire finie, donc il faut que je passe à autre chose. Mon film ne peut se réaliser qu'à partir de personnages originaux.

MAGGY DE COSTER

VIENT DE PARAÎTRE

Còcas e Cocons

Collection Cosina nostra

Ce livre constitue le premier numéro d'une série que l'association Cordae/La Talvera a décidé de consacrer à la cuisine traditionnelle occitane. Les recettes qui y sont présentées ont été dans la majorité des cas collectées en langue occitane et nous les reproduisons ici dans leur version originale, avec commentaires et traductions en français.

Pour ce premier numéro, nous avons choisi pour thème les gâteaux et certains aliments à base de farine qui pouvaient servir de pâtisserie ou remplacer le pain.

Les recettes qui figurent dans ce livret sont originales des départements de l'Aveyron, du Tam et du Tam et Garonne.

Nous avons sélectionné celles qui nous paraissaient à la fois les plus caractéristiques et en même temps les plus faciles à réaliser, et pour certaines d'entre elles, nous donnons parfois deux versions.

Renseignements : CORDAE/LA TALVERA, BP 40, 81170 Cordes sur Ciel. Tél. : 05.63.56.19.17 - Fax : 05.63.56.24.87. Email : talvera@link.fr